



Sanaa, capitale du Yémen. Une métropole en gestation

Roman Stadnicki

► To cite this version:

Roman Stadnicki. Sanaa, capitale du Yémen. Une métropole en gestation. Moyen-Orient, 2010, n° 4, pp.74-80. halshs-00481361

HAL Id: halshs-00481361

<https://shs.hal.science/halshs-00481361>

Submitted on 6 May 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sanaa, capitale du Yémen

Une métropole en gestation

Roman Stadnicki

Docteur en géographie, postdoctorant à l'université de Tours (CITERES-EMAM), chercheur associé au CEFAS (Sanaa)

Surtout connue pour sa vieille ville classée au patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO depuis 1986, Sanaa, la capitale yéménite, est au cœur d'une évolution urbaine sans précédent depuis quelques décennies qui contribue à d'importantes reconfigurations et dynamiques territoriales et sociales.

La ville de Sanaa suscite depuis quelques mois l'intérêt des médias, du moins de ceux, férus de synecdoque, qui n'hésitent pas à évoquer le nom d'une cité pour référer à celui d'un pays tout entier. Or, Sanaa est la capitale du Yémen, pays le plus pauvre du Moyen-Orient, qui doit aujourd'hui faire face à des violences multiformes : affrontements répétés entre un groupe de rebelles issus de la minorité religieuse zaïdite (1) et le gouvernement au Nord, protestations menaçant à nouveau l'unité du pays au Sud et, enfin, intensification des activités de la branche locale d'Al-Qaïda.

Mais que sait-on précisément de l'organisation de la capitale de ce pays fragile, en dehors de son périmètre historique, célèbre pour sa Grande Mosquée – construite, dit-on, du vivant du Prophète –, ses dizaines de souks et son habitat vernaculaire en forme de maisons-tours ? Sa vieille ville ne représente aujourd'hui plus que 2 % de la surface totale de l'aire urbaine de Sanaa. Il apparaît donc essentiel d'examiner les jeunes extensions périphériques de la ville, auxquelles trop peu de chercheurs se sont intéressées jusqu'à présent ; celles-là même qui fondent le grand Sanaa d'aujourd'hui, reconfigurent son territoire et recomposent franchement sa société citadine.

1970-2000 : trois décennies d'explosion urbaine

Bien que figurant parmi les tout premiers centres urbains de la péninsule Arabique, Sanaa n'a, jusqu'à la fin du XX^e siècle, jamais réellement dépassé le statut de bourgade, constituée d'un marché sur lequel se sont greffées des formes de pouvoir et de sacralité souvent confondues. Les dix siècles de règne sans partage des imams zaïdites sur le Yémen n'ont pas favorisé le développement et la diversification des fonctions économiques et culturelles de Sanaa, qui croît modérément sur le modèle des villes arabo-islamiques : renforcement de la fonction soukrière, recentrage de la ville autour de la Grande Mosquée, instauration de principes ségrégatifs (apparition du quartier juif, Qâ al-Yahûd, au XVIII^e siècle, conservation du quartier turc, Bîr al-Azab, entre les deux occupations ottomanes (2) comme lieu de villégiature pour les imams).

L'allure urbaine de la capitale yéménite, induite par la pression démographique, le volume du bâti et l'intensité des flux de transport qui en résulte, est, par conséquent, très récente. Elle est le fruit de la combinaison de la pérennisation des fonctions marchandes et de l'importation d'économies externes issues du modèle capitaliste, lequel ne pénètre pleinement le Yémen qu'à partir de la fin des années 1960. L'urbanisation de Sanaa et son dynamisme actuel sont plus précisément le résultat de l'enchevêtrement de facteurs récents que sont la révolution de 1962 (3), la période de prospérité économique qui s'en est suivie et le développement des migrations.

Avant la révolution, le droit tribal interdisait aux paysans dont les terres s'étendaient jusqu'au pied des murs de la ville de les vendre à des citadins. Ceci explique pourquoi Sanaa n'a pu s'étendre avant cette date hors de ses limites traditionnelles et que l'explosion urbaine a été si brutale. Les premiers changements s'observent sur le plan de la modernisation des infrastructures, notamment grâce à l'appel aux forces économiques et politiques internationales pour la réalisation de certains grands travaux. Le processus de périurbanisation commence ainsi avec la construction de la route Sanaa-Hudayda par une entreprise chinoise. Tout en symbolisant l'ouverture de l'ère de l'automobile dans le pays, cet axe routier, toujours fondamental aujourd'hui, est le point de départ de l'extension de la ville en direction de l'ouest (rue Al-Zubayrî). La fin des années 1960 a également vu naître Maydân al-Tahrîr (la place de la Libération), considérée comme la première opération d'aménagement planifié, « lieu d'expression de la mainmise du pouvoir républicain sur la ville » (4). Cette grande place est, en outre, l'illustration de l'influence égyptienne dans le processus du développement du Yémen. Les plans de la place Al-Tahrîr ont en effet été conçus par des ingénieurs-architectes venus du Caire avec pour objectif de doter Sanaa d'un *central business district*. Un grand nombre d'institutions ministérielles et financières ainsi que certains magasins ont été attirés par une implantation à proximité de ce nouveau centre-ville, qui symbolise la modernité au sens large et l'ouverture au pays alors leader économique du monde arabe, l'Égypte. La conséquence en fut le dense équipement des deux axes (Al-Mughnî et Jamîl) bordant la place. Maydân al-Tahrîr s'est donc vite vue attribuer une fonction de centre économique polyvalent, fonction que les secteurs anciens ne pouvaient plus remplir.

Ce n'est véritablement qu'à partir de la fin de la guerre civile, en 1969, que la ville croît à grande vitesse. Le nouveau régime républicain facilite alors l'émigration des travailleurs yéménites dans les pays du Golfe en pleine expansion. Employés comme ouvriers sur les grands chantiers saoudiens, émiratis ou koweïtiens, les Yéménites expatriés créent rapidement, dans leur pays d'origine, des entreprises dans les secteurs de la construction et du commerce. Le Yémen bénéficie alors d'une période de relative prospérité économique qui durera plus de dix ans. À Sanaa, l'essentiel des capitaux apportés par les travailleurs émigrés est capté par le secteur du bâtiment, ce qui engendre un dynamisme sans précédent des principales branches de l'économie urbaine (matériaux de construction, menuiserie, serrurerie, électricité, importation de machines, équipement de la maison, etc.), impliquant une couche moyenne relativement large de la population. On assiste ainsi à l'émergence rapide de « forces économiques et sociales libres et spontanées » (5) qui sont à l'origine de l'expansion de Sanaa dans les années 1970-1980, laquelle est favorisée, de surcroît, par la vitalité de la spéculation foncière et le développement de la motorisation.

La croissance urbaine des années 1980 s'effectue au rythme des nouveaux arrivants et de la diversification de l'activité commerciale (extension et multiplication des souks, développement du commerce de détail, apparition des moyennes et grandes surfaces), ponctué de quelques interventions d'un gouvernement désireux d'affirmer son rôle de modernisateur des infrastructures. Après le boulevard Dâyrî dans les années 1970, les autorités municipales créent une nouvelle rocade. Construit à la fin des années 1980, le boulevard Sittîn confère à Sanaa une structure radioconcentrique et valorise rapidement la situation des nouveaux quartiers périphériques, tout en encourageant l'édification de quelques autres. Outre à l'ouest, l'urbanisation, bloquée à l'est par le Jabal Nuqûm qui culmine à 3 000 mètres, se déploie aisément au sud, le long de la route de Taizz principalement, et au nord, sur les 15 kilomètres qui séparent le centre-ville de l'aéroport et

qui accueillent accessoirement les quelques rares industries de la ville (tissage du coton, centrale électrique, etc.).

Les années 1990 sont marquées par une amplification de l'explosion urbaine, due à l'intensification de l'exode rural. Par ailleurs, deux phénomènes contribuent à la croissance démographique de la ville, qui passe de 140 000 habitants en 1975 à près d'1 million en 1994. Dans un premier temps, un grand nombre d'émigrés Yéménites – entre 500 000 et 1 000 000 selon les estimations de l'époque – sont expulsés d'Arabie saoudite pendant la guerre du Golfe, le royaume s'opposant aux positions pro-irakiennes du gouvernement Sâlih. Après un bref retour dans leurs villages respectifs, ces rapatriés rejoignent les flux migratoires de l'exode rural amorcé quelques années auparavant. On assiste alors à un développement important des marges de la ville autour de noyaux d'habitat spontané où se fixent ces populations. Dans un second temps, la réunification des deux Yémen (en 1990) donne une importance accrue au rôle politico-administratif de Sanaa. L'unique capitale attire désormais des populations venant de l'ex-Yémen du Sud, principalement d'Aden. Plus fortunées que les précédentes, la majorité d'entre elles élisent domicile dans les quartiers périphériques aisés, situés de part et d'autre de la rue Hadda.

Centralités en mouvement

Aujourd'hui, la population de Sanaa dépasse très vraisemblablement le chiffre de 2 millions d'habitants avancé par le gouvernement en 2004. Elle dessine le contour de nouvelles densités au sein du site « en cuvette » de Sanaa. Or, depuis le début des années 2000, certains quartiers issus des différentes phases de croissance urbaine semblent afficher de réelles potentialités économiques, tout en se constituant en espaces clés de la vie sociale. La formation de ces « nouvelles centralités » (6) nous invite à reconsidérer plus généralement les rapports centre/périphérie à Sanaa.

La vieille ville se défait progressivement de certaines de ses activités tertiaires et de ses notabilités, de plus en plus attirées par les nouveaux quartiers résidentiels situés en périphérie. Le souk central, Sûq al-Milh, s'avère de plus en plus inadapté à l'expression de l'économie marchande moderne (constructions vétustes, voies trop étroites, abandon des caravansérails, délocalisation des services, etc.). Le centre historique affirme néanmoins sa vocation touristique et patrimoniale, sur laquelle se focalise l'ensemble des acteurs politiques. La place Al-Tahrîr, si elle demeure au cœur des connexions intra-urbaines, ne jouit que d'une fonction économique restreinte (absence de commerces et de services spécialisés, faible nombre d'entreprises de renom national et international). Malgré des renforts symboliques pour réaffirmer sa centralité (nouveau mobilier urbain, aménagement d'un petit parc, percée d'une galerie marchande souterraine, etc.), les pouvoirs publics ne parviennent pas à ralentir le processus de dévitalisation qui touche l'« ancien centre moderne ». Le quartier Bîr al-Azab, quant à lui, en dehors de la force d'attraction qui le caractérisait au moment des deux occupations ottomanes, a vu sa centralité se résorber au fil des années, en dépit de la forte concentration de bâtiments administratifs et diplomatiques qui s'y trouvent (ambassades, bureau du Premier ministre, chambre des députés, etc.).

Au-delà de ce « grand centre-ville » s'étend une zone péricentrale extrêmement dynamique, grossièrement comprise entre les deux boulevards circulaires de la ville. Elle se caractérise par une très forte densité de constructions et de population, ainsi que par sa multifonctionnalité, qui est due au fait qu'elle est traversée de longs « corridors commerciaux » (7) partant des portes de la ville (rues Al-Zubayrî et Abd al-Mughnî, route de

Taizz). Au sein de cette zone, trois pôles se démarquent très nettement. Il s'agit de Hasaba au nord, Shumayla au sud et Hâyil à l'ouest. Ils se caractérisent par l'intensité de leurs activités commerciales, développées à partir de souks très dynamiques, et par la régularité des flux de transports en commun qui les desservent. Leur rôle dans la restructuration du grand Sanaa est double : ils fonctionnent depuis plusieurs années comme des pôles-relais entre le centre-ville et le reste du bassin de Sanaa, et développent de plus en plus des liens d'interdépendance étroits avec les nouveaux centres en périphérie.

C'est au-delà du boulevard Sittî, principalement dans les secteurs méridionaux et occidentaux de l'agglomération, que ces centralités périphériques se multiplient. Leur poids économique et leur polarisation sont inégaux et dépendent des investissements qui y sont réalisés par les acteurs privés et publics. Ceux-ci sont actuellement majoritaires à Hadda et Madhbah (ouverture de supermarchés, implantation d'universités et d'hôpitaux privés, intense promotion immobilière, etc.). La force polarisante de ces nouveaux centres dépend également de leur localisation sur les axes de communication importants – localisation qui semble profiter à Dâr Salm, centre périphérique, situé sur la route de Taizz, l'un des axes de développement majeur de la capitale – et des contraintes du site, qui finiront bien par freiner l'expansion d'Asir, entrée occidentale de Sanaa.

Enfin, de plus petites concentrations d'activités apparaissent, développées à partir de pôles commercialo-résidentiels situés sur les marges physiques de l'agglomération. Elles pâtiennent parfois de leur éloignement du centre-ville (Shamlân au nord-ouest, Hizyaz au sud) ou encore de leur « aspiration » par l'aire d'influence des pôles péricentraux et/ou périphériques voisins (Dâris au nord). Eu égard au caractère répétitif de l'urbanisation (par juxtaposition de noyaux de centralité), ces « centres élémentaires » pourraient bien être prochainement le théâtre d'une importante dynamisation.

Sauvegarder sans planifier : les limites des pouvoirs publics

L'émergence de cette structure polycentrique, tout comme la majorité des reconfigurations en cours dans la capitale yéménite, ne sont pas le résultat d'actions planifiées par les pouvoirs publics. Ces derniers semblent largement plus préoccupés par la sauvegarde de la vieille ville, qui mobilise autant la municipalité mise en place en 1983, que l'État (agences gouvernementales, cellules ministérielles spécialisées, etc.). L'enjeu de « vitrine » que représente la protection du site historique, sans oublier les quelques retombées lucratives que celle-ci engendre, notamment sur les secteurs du tourisme et de l'artisanat, l'emporte sur celui de la régulation sociale et politique des quartiers *extra-muros*, impliquant seulement quelques acteurs de l'administration territoriale. Le nombre de chefs de quartier, personnages clés du système édilitaire traditionnel, y a ainsi été franchement diminué. Les transports en commun y sont entièrement laissés aux mains de petits investisseurs et transporteurs privés. La réglementation urbanistique et commerciale y est quasi nulle. Seules des stratégies « de rattrapage » (apport progressif des réseaux techniques, légalisation *a posteriori* des quartiers d'habitat spontané, etc.) et « d'image » (construction de la nouvelle Grande Mosquée présidentielle à Hadda) semblent guider l'action des pouvoirs publics, en quête permanente de légitimité politique, dans les espaces périphériques de la ville. Les difficultés qu'ils rencontrent rappellent qu'aucune démarche de planification urbaine globale n'a été entreprise depuis 1978, date du dernier schéma directeur. Elles sont aussi le résultat de l'échec du transfert des compétences de l'État vers les collectivités locales, pourtant envisagé par la loi de décentralisation de 2000. On ne peut donc être que dubitatif concernant la capacité des pouvoirs publics à mettre un frein à

l'autoconstruction et à l'étalement urbain, à intégrer les populations néo-arrivantes alimentant inexorablement les secteurs de l'économie informelle et, surtout, à trouver des solutions au tarissement dramatique des réserves aquifères.

Hybridations identitaires

L'exceptionnelle croissance de Sanaa a provoqué un bouleversement de l'ancien ordre social et de la citadinité traditionnelle, longtemps forgés à partir des attributs de l'élite citadine et d'une distinction avec le monde tribal (8). L'installation constante de nombreux hommes de tribu venus s'enrichir avec la commercialisation du *qât* (9), de même que l'enracinement de dizaines de milliers de commerçants et artisans « de bas statut social » et d'origine rurale dans la cité, comptent parmi ces bouleversements. On assiste par ailleurs aujourd'hui à la formation d'une bourgeoisie urbaine, ouverte sur le monde, affairiste et de plus en plus « déculturée », qui occupe les villas des quartiers bordant la rue Hadda : symptôme de la mondialisation dans une capitale encore non réellement inscrite dans les grands courants d'échanges internationaux, mais pas totalement à la marge du système-monde. Dans les périphéries de Sanaa, les souks, marchés au *qât* et mosquées ne sont jamais très éloignés des supermarchés, parcs d'attraction et autres *fast food*. Si, comme ailleurs, les inégalités sociales ne cessent de s'accroître, l'accumulation spontanée et la juxtaposition de lieux hérités de la tradition citadine locale et de lieux d'inspiration étrangère emblématiques de la modernité urbaine se traduisent par l'émergence d'identités plurielles et « alternantes » (10). Celles-ci puisent tout autant dans la référence occidentale des nouvelles formes commerciales que dans celle du modèle culturel égyptien omniprésent et, enfin, dans les références plus spécifiquement yéménites et sanaanaises (appartenance tribale, sociabilités liées à la consommation du *qât*, etc.).

Les espaces périphériques de Sanaa, principalement produits par des initiatives d'ordre privé, reflets des stratégies des habitants eux-mêmes, forment une mosaïque identitaire totalement inédite. Ils annoncent par là même de profonds changements sociétaux, qui dépassent vraisemblablement le cadre de la capitale yéménite.

Roman Stadnicki

Notes

(1) Le zaïdisme est une branche dissidente du chiisme. Elle s'est implantée au Yémen au IX^e siècle et la région des hauts-plateaux montagneux, au nord du pays, en constitue aujourd'hui le principal foyer.

(2) 1539-1630 et 1872-1918.

(3) Les républicains menèrent une lutte contre le régime imamite qui avait laissé la pauvreté et l'analphabétisme s'installer dans le pays. La révolution débuta le 26 septembre 1962 et se prolongea par une guerre civile jusqu'en 1969, date de la réconciliation facilitée par l'entrée en scène des Égyptiens aux côtés des républicains et des Saoudiens aux côtés des zaïdites.

(4) Jean-Luc Arnaud, « Formation de l'architecture contemporaine à Sanaa (1965-1990) », in G. Grandguillaume, F. Mermier et J.-F. Troin (dir.), *Sanaa hors les murs*, Sanaa/Tours, CFEY/URBAMA, 1995.

(5) Eugen Wirth, « Les forces économiques et sociales de l'aménagement de Sana'a », in J. Métral et G. Mutin (dir.), *Politiques urbaines dans le monde arabe*, Lyon, Maison de l'Orient-EMA, 1984.

- (6) Roman Stadnicki, *Nouvelles centralités et recompositions socio-spatiales dans le Grand Sanaa (Yémen)*, Thèse de doctorat, Pierre Signoles (dir.), Tours, Université François-Rabelais, 2009.
- (7) Jean-François Troin, « Sanaa : géographie d'une explosion urbaine », in G. Grandguillaume, F. Mermier et J.-F. Troin (dir.), *op. cit.*
- (8) Sanaa est située à la croisée de sept territoires tribaux importants, mais elle a toujours constitué un site « neutre », traditionnellement protégé de la domination tribale. Lire à ce sujet Franck Mermier, *Le Cheikh de la nuit*, Arles, Sindbad/Actes Sud, 1997.
- (9) Plante aux effets stimulants et euphorisants mastiquée quotidiennement par une majorité de Yéménites. Culture principale des environs de Sanaa.
- (10) Roman Stadnicki, « Sanaa : limites de la ville et identités urbaines », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 121-122, 2008.